

Filmographie commentée de Tim Burton par Frédéric Astruc

Lundi 12 avril 2010 – Cinéma Cinémistral - Frontignan

A l'heure où le cinéaste reçoit la reconnaissance de ses pairs en étant désigné comme Président du jury du 63ème Festival de Cannes, il s'est avéré intéressant et utile de se pencher sur son œuvre foisonnante enchaînant films personnels et « blockbusters » pour tenter de mieux la comprendre et par là sans doute de mieux en apprécier la dimension iconoclaste.

Tim Burton a montré dès ses débuts un penchant pour le « bizarre », le macabre et au-delà pour un cinéma « libre », décomplexé, qui s'affranchit des conventions. En témoigne *Vincent*, l'un de ses premiers films d'animation, une auto-fiction tournée en noir et blanc, dans laquelle il met en scène son enfance et son amour pour l'acteur Vincent Price, acteur réputé de films fantastiques pendant l'âge classique. « Tout » Burton est déjà là (ou presque). *Vincent* inscrit d'emblée son œuvre dans la lignée du cinéma expressionniste allemand et dans le même temps annonce les films majeurs que seront *Edward aux mains d'argent*, *Ed Wood* et *Sleepy Hollow*. Tourné pour Disney (!) en 1982, ce petit film-manifeste se veut ainsi une alternative au politiquement correct généralisé au sein de la firme et apparaît rétrospectivement comme la voie de son salut ultérieur.

Frankenweenie, son film suivant, déploie les thématiques de *Vincent* dans le champ du film « traditionnel » en revendiquant d'autres grands référents : *Frankenstein* bien sûr, dont il est le pastiche, mais aussi plus largement le cinéma du studio Universal, spécialisé dans le fantastique. Un univers se dessine qui, de l'attachement à l'enfance à la méfiance des adultes, qui d'une tendresse pour les personnages hors normes à leur transfiguration, tend à substituer la fiction au réel. *Frankenweenie* délimite le territoire burtonnien, nostalgique, ludique et puissamment cinéphilique, en exhumant les « petites » et les grandes œuvres d'un genre que le cinéaste entend réhabiliter en se désignant comme son héritier naturel.

Pee Wee Big Adventure, son premier long métrage, prolonge la veine de ses précédents opus en déréalisant cette fois par le burlesque, abordé de manière frontale, presque primitive. *A contrario* du cinéaste moderne qui origine son ambition esthétique dans la démolition du cinéma classique, Burton préfère le recyclage inventif de formes, ce qui l'inscrit probablement dans la « catégorie » des postmodernes.

Ainsi en va-t-il de *Beetlejuice*, remake loufoque de *L'Exorciste* et sa scène jubilatoire de possession par la musique, qui se donne à voir comme un hommage joyeux à la série B autant qu'il témoigne de son rejet du « film d'horreur qui se prend au sérieux ».

Puis, viennent les *Batman*, sombres et néogothiques à souhait, ou comment le cinéaste détourne habilement une commande en attachant moins d'intérêt à son héros monolithique qu'à ses adversaires, le Joker, Catwoman et le Pingouin, plus attachants et plus humains que lui.

Burton montre ici à l'industrie hollywoodienne non seulement qu'il est capable de gérer une superproduction mais encore qu'il sait la faire sienne en faisant valoir une ambition auteuriste. C'est du reste entre les deux *Batman* qu'il tourne *Edward aux mains d'argent*, premier aboutissement dans sa carrière. Tout à tour poétique, naïf et cruel, le film épouse la forme d'un conte aux univers contrastés (dont tout laisse à penser qu'ils seront le fondement de *L'étrange Noël de Monsieur Jack*) et constitue par ailleurs la première collaboration de Burton avec Johnny Depp. Suivra *Ed Wood*, probablement son plus beau film, qui raconte sans distanciation ironique l'histoire du « plus mauvais cinéaste de tous les temps ». Il nous y fait la grâce d'une rencontre improbable entre Ed Wood et Orson Welles, authentique moment de cinéma qui aligne le temps d'une utopie deux cinéastes que tout oppose mais que la passion pour le septième art pourtant réunit. Jolie mystification qui en augure d'autres, notamment celle de *Big Fish* et sa fuite de la réalité, qui, une nouvelle fois, confisque le monde tel que nous le connaissons pour lui substituer les puissances de l'imaginaire.

En s'inscrivant respectivement dans la veine de la parodie et du remake, *Mars Attacks!* et *La Planète des singes* révèlent une autre facette du cinéaste en ce qu'ils constituent autant de savoureux détournements où il s'amuse à broyer les clichés à l'œuvre dans la production hollywoodienne, non sans une certaine férocité. Le contraire exacerbé de *Sleepy Hollow*, *Charlie et la chocolaterie*, *Sweeney Todd* et *Alice aux pays des merveilles*, aux univers clos, imperméables au cynisme et à l'ironie des précédents, auxquels on peut associer du reste *Les Noces funèbres*, qui renouent avec l'essence de son cinéma.

On comprend dès lors que hétérogénéité de sa filmographie n'est qu'apparente et que Tim Burton n'a de cesse depuis ses débuts de construire film après film une œuvre à part entière, cohérente jusqu'à l'oxymoron et dont l'organicité au fond témoigne de sa vitalité de créateur.